



**L'IDÉE DE MALADIE CHEZ CLAUDE BERNARD ET DE GEORGES
CANGUILHEM**

**THE CONCEPT OF DISEASE IN CLAUDE BERNARD AND GEORGES
CANGUILHEM**

KOFFI Kouadio Fabrice

Docteur en Philosophie

Université Félix Houphouët-Boigny d'Abidjan, Côte d'Ivoire.

Spécialité : Logique et philosophie des sciences

YAPI Ayénon Ignace

Professeur Titulaire de Philosophie

Université Alassane Ouattara Bouaké, Côte d'Ivoire

Résumé :

L'idée de la maladie a existé depuis la création du monde. Elle a connu plusieurs tournants décisifs en remontant de façon plus élaborée à Hippocrate à partir du V^{ème} siècle avant Jésus-Christ. Cependant, c'est surtout à partir du XIX^{ème} siècle avec Claude Bernard que la scientificité de la médecine s'établit contre le subjectif. En effet, marquée à la base par la physiologie expérimentale, fait du discours du médecin la norme de la scientificité. Mais la médecine de Georges Canguilhem vient réintégrer le vécu du malade dans la démarche thérapeutique. Pour lui, les limites de l'épistémologie bernardienne tendent à montrer que l'évidence thérapeutique ne saurait se passer de la subjectivité du malade qui constitue la véritable norme médicale. Nous pouvons ainsi suggérer que tous ces grands travaux de ces deux grands penseurs de l'histoire de la maladie ont permis à celle-ci d'être plus scientifique et d'assurer une guérison plus efficace.

Mots-clés : Maladie ; Malade ; Médecine ; Expérimentation ; Physiologie.

Abstract

The idea of disease has existed since the creation of the world. It has known several decisive turning points, going back in a more elaborate way to Hippocrates from the 5th century BC. However, it is especially from the 19th century with Claude Bernard that the scientificity of medicine is established against the subjective. Indeed, marked at the base by experimental physiology, makes the doctor's discourse the norm of scientificity. But Georges Canguilhem's medicine comes to reintegrate the patient's experience into the therapeutic approach. For him, the limits of Bernardien epistemology tend to show that therapeutic evidence cannot do without the subjectivity of the patient, which constitutes the true medical norm. We can thus suggest that all these great works of these two great thinkers in the history of the disease have allowed it to be more scientific and to ensure a more effective cure.

Keywords : *Illness ; Ill ; medicine ; Experiment ; Physiology.*

Digital Object Identifier (DOI): <https://doi.org/10.5281/zenodo.19696105>



1. INTRODUCTION

Au cours du XX^{ème} siècle, la science médicale a progressé de manière remarquable, en obtenant des résultats prodigieux. Ces progrès sont tels que les connaissances actuelles sur la vie et ses relations avec l'univers s'en trouvent modifiées. À ce sujet, Claude Chastel et Arnaud Cénac (1998, p.239) affirme : « avec le génie génétique et les techniques de reproduction assistée, on a les moyens de modifier le cours de la vie humaine et animale, et la plupart des maladies sont accessibles à la thérapeutique ». Pour ainsi dire qu'aujourd'hui, grâce au progrès de la médecine, plusieurs maladies autrefois incurables peuvent être guéries.

La médecine s'est dégagée de ses traditions théologiques pour laisser place à une médecine moderne, résolument tournée vers l'expérimentation. Elle est une pratique qui se fait à la fois sur l'homme et sur les animaux. Toutes ces expériences réalisées sur les humains ou sur les animaux permettent à la médecine d'être plus expérimentale et donc de mieux tendre vers la scientificité. Le but principal de la médecine est « de conserver la santé et de guérir les maladies » (Claude Bernard, 1966, p.302). La science médicale cherche à guérir les maladies afin que les malades puissent se sentir mieux. Cependant une ambiguïté en ce concerne la guérison des maladies incurables et infectieuses se dégage. De cette façon, le médecin sait qu'il ne peut pas envisager la guérison du malade et donc, il choisit de le soulager et de le maintenir en vie le plus longtemps possible. C'est dans cette lucarne que Claude Bernard (1947, p.33) estime : « Le vrai médecin doit, comme on l'a dit, guérir quand il peut, soulager quand il ne peut guérir et consoler quand il ne peut ni guérir ni soulager ». Un médecin qui ne respectera pas ce rôle essentiel n'est pas un vrai médecin selon Claude Bernard, car le but du médecin n'est pas seulement de rétablir la santé, mais aussi d'adoucir les douleurs et les souffrances liées aux malades.

En outre, le XIX^{ème} siècle a été un siècle très important dans l'histoire de la maladie. Car c'est à cette époque que la médecine s'est véritablement développée. De la naturalisation de la maladie, l'on passe à sa rationalisation. La maladie n'est plus considérée comme un phénomène naturel, elle est désormais perçue selon Claude Bernard comme un phénomène expérimental. La maladie étant un phénomène expérimental, elle doit être déterminée par les moyens expérimentaux. Mais, cette vision est loin de satisfaire Georges Canguilhem. Pour lui, il faut tenir compte du point de vue du malade dans la recherche de sa guérison. Devant ces deux points de vue contraires, il est essentiel de se demander quelles conceptions ont-ils réellement de la maladie ? Le malade est-il semblable qu'avoir la maladie ? Pour répondre clairement à ces questionnements, il serait nécessaire de mener notre analyse autour de ce sujet : l'idée de

maladie chez Claude Bernard et de Georges Canguilhem. Ce cheminement de la pensée permettra d'analyser les conceptions bernardienne et canguilhemienne de l'idée de la maladie.

D'une manière générale, la maladie est pour Claude Bernard un phénomène rationnel que l'on peut comprendre et l'expliquer. Elle peut être déterminable par les moyens expérimentaux. C'est pourquoi, il pense qu'il n'y a pas de différence nette entre l'état de santé et l'état de maladie. À cet effet, Claude Bernard (1877, p.56) précise que « physiologie et pathologie se confondent et sont au fond une seule et même chose ». Alors que pour Georges Canguilhem (1966, p.13) estime « la maladie diffère de l'état de santé, le pathologique du normal ». Ainsi donc Canguilhem établit une ligne de démarcation entre la santé et la maladie. De ce fait, la maladie devient une nouvelle allure de vie.

Notre travail est centré sur Claude Bernard et Georges Canguilhem, car ils apparaissent comme les auteurs appropriés pour l'analyse de la question sur l'idée de maladie. En clair, Claude Bernard et Georges Canguilhem ont joué un rôle très important dans le processus de rationalisation de la maladie. Ces deux auteurs occupent une place de choix dans l'histoire de la maladie. Dès lors, quelle (s) nuance(s) existe-t-elle entre la conception bernardienne de la maladie et celle de Georges Canguilhem ? Quelle(s) conception(s) ont-ils clairement de l'idée de la maladie ? Cette problématique impose d'analyser la question centrale de l'idée de la maladie à savoir : la maladie n'est-elle pas une continuité de la santé ? Pour y arriver, nous épousons une analyse minutieuse sur l'idée de la maladie. Spécifiquement, nous voulons montrer que la réflexion sur l'idée de maladie, ne sera possible que grâce aux principaux ouvrages de Claude Bernard et de Georges Canguilhem. Ainsi, notre réflexion se veut épistémologique mais dans la mesure qu'elle transpose cette analyse au phénomène de la maladie, qui se veut à la fois social, critique et épistémique. Notre démarche est donc historico-critique et analytique. Pour cela, elle évoque d'abord, la rationalisation de l'idée de maladie avant Claude Bernard et Georges Canguilhem. Ensuite, elle montre l'idée de maladie dans la philosophie bernardienne. Enfin, il faudra une critique de Georges Canguilhem face à la conception bernardienne de l'idée de la maladie.

2. LA RATIONALISATION DE L'IDÉE DE MALADIE AVANT CLAUDE BERNARD ET GEORGES CANGUILHEM

La santé est ce qui préoccupe tout être humain sur la terre. C'est pourquoi, dès le commencement, l'avènement de l'homme, tous les soignants, les médecins, tous les êtres humains sur la terre ont adhéré à cette thèse. Car la santé de l'être humain est un bien précieux.

C'est justement la raison pour laquelle Harris Memel-Fotê (1998, p.26) écrit en ces termes : « La santé y apparaît en effet comme une qualité supérieure de la vie, une plénitude heureuse d'être, de relation et d'activité ». Apporter la santé à son semblable, c'est donc sauver des vies. C'est dans cet objectif de mieux souhaiter la santé aux hommes et, par ricochet, de sauver leur vie que les savants et les philosophes ont cherché à rationaliser la maladie. Désormais, les savants, les philosophes et les médecins vont rendre plus rationnelle la maladie, c'est-à-dire qu'ils vont chercher à mieux comprendre la maladie avec la raison afin de pouvoir l'expliquer sans se référer à Dieu ou à des dieux.

Le but essentiel de ces savants est de pouvoir réussir à expliquer la maladie en excluant toutes les forces mythiques, théologiques ou divines afin de mieux la maîtriser et d'accroître la capacité de guérison et, diminuer le taux de mortalité ou de prolonger la vie humaine. Mais, avant d'entamer le processus de rationalisation de la maladie, comment celle-ci était présentée avant Hippocrate ? À cette interrogation, il faut dire qu'à l'origine, la médecine était une médecine dans laquelle la maladie était attribuée à la colère ou à la volonté des dieux ou toute autre force mystique et qui avaient aussi la capacité d'accorder la guérison à ceux qui les sollicitent et qui avaient surtout la foi en eux. En un mot, la maladie était surnaturelle, magique, mais aussi et surtout dominée par la foi en la nature (physis).

2.1. L'idée de maladie avant Hippocrate

À l'origine, la pratique médicale était beaucoup fondée sur le mysticisme et surtout orientée par les divinités. Cette pratique des sociétés dite primitives est limitée. Car en dehors, de quelques vieillards qui atteignent la centaine, beaucoup de personnes succombent par absence de médicaments adéquats et surtout par absence de techniques médicales appropriées. Cependant, l'on attribuait toutes conséquences à un esprit maléfique. Cette pratique médicale s'opposait totalement à la pratique médicale actuelle fondée sur le laboratoire, l'expérience et surtout sur la clinique.

En outre, la cause de la maladie chez les primitifs est différente de celle des hommes des temps modernes. Pour les premiers, la maladie est perçue comme l'œuvre de la colère de Dieu. En effet, la maladie est comme un désordre que l'homme, par sa chute, a fait entrer dans le monde. Elle est donc le fruit du péché originel commis depuis la création du monde par Adam et Eve. Cette maladie entraîne souvent la mort. Alors, toute conséquence avait pour cause les dieux. C'est parce que Dieu est fâché qu'il leur inflige une maladie. Autrement dit, la maladie est « comme une sanction exigée par un Dieu pour une faute commise antérieurement envers

lui » (Jacqueline, Wons,2000, p.60). Ainsi, la maladie qui est une punition de Dieu s'abat sur le malade, mais aussi et surtout sur la famille, c'est-à-dire les parents. De cette façon, l'on peut dire que les causes de ces maladies pendant les sociétés primitives étaient surnaturelles, magiques et surtout théologiques.

À ces causes divines et théologiques de la maladie, correspondait une médecine « qu'on appelle médecine surnaturelle ou médecine relevée, l'état théologique de la médecine » (Cl. Bernard, 1947 p.37). Au niveau de cette médecine, le médecin ne cherche pas à réaliser des expériences pour connaître les causes des maladies. Mais il sait clairement que la maladie est due à un esprit maléfique ou à Dieu. Le médecin ici sert d'intermédiaire entre les malades et Dieu ou les forces maléfiques. Ces sans doute pour cela que Claude Bernard (1947, p.37-38) écrivait que « La médecine apparaît d'abord comme une révélation et est alors tout à fait confondue avec la religion ». Pour lui, à l'origine, la médecine et la religion sont confondues. Or, la religion elle-même est conditionnée par des prières et des jeûnes. Dès lors, dans cette médecine, l'on adresse des prières à Dieu ou à des dieux lors des incantations afin que lui, l'être suprême puisse, leur apporter la guérison. Autrement exprimé, la guérison se fait de façon miraculeuse à travers les prières et même des incantations adressées à Dieu ou des dieux. De cette révolution hippocratique engageant la médecine occidentale en ce qui concerne le rejet des explications théologico-magiques de la maladie, comment Hippocrate concevait à ce propos l'idée de la maladie ?

2.2. L'idée de maladie chez Hippocrate

La maladie succède une phase d'interprétation naturaliste notamment avec Hippocrate qui entraînera la médecine sur la voie de la science. En clair, la tendance mystique de la médecine qui avait commencé depuis l'antiquité jusqu'au début du V^{ème} siècle avant Jésus-Christ sera abandonnée au profit de la médecine dite d'observation ou naturaliste d'Hippocrate. L'avènement d'Hippocrate a été un élément principal dans l'histoire de la médecine. Dans cette optique, Hippocrate devient l'un des repères fondamentaux de l'histoire de la médecine, non pas parce que la médecine commence réellement avec lui, mais parce qu'avec lui la manière de concevoir la maladie ou de la médecine a changé. Il ne marque pas le début de la médecine grecque¹. Avec Hippocrate, la médecine n'est plus confondue avec la religion, les divinités ; elle est en un mot devenue une médecine naturaliste qui se fonde sur une méthode précise et

¹ « L'art médical ne naît pas avec Hippocrate : en Orient, et surtout en Egypte, il existait une tradition médicale ancienne, bien antérieure à Hippocrate puisque les plus vieux papyrus médicaux conservés datent du deuxième millénaire avant notre ère ». Hippocrate,1999, *L'art de la médecine*, p.4.

qui a également des règles précises pour son exercice. À travers son serment, il a établi une éthique de la médecine.

C'est ce que le grand physiologiste français du XIX^{ème} siècle tente de préciser lorsqu'il écrit : « Le premier qui opéra cette séparation, que le temps avait d'ailleurs préparée, fut Hippocrate. Ce grand médecin supprima le surnaturel de la médecine et la considéra comme une science d'observation. C'est pourquoi Hippocrate est, à juste titre regardé comme le père de la médecine scientifique » (Cl. Bernard, 1947, p.39-40). Claude Bernard reconnaît en Hippocrate le père de la médecine scientifique, car il a séparé de la médecine son aspect surnaturel. En effet, ce grand travail d'Hippocrate a consisté à supprimer le surnaturel de la médecine et à faire reposer la santé et la maladie sur les phénomènes naturels. C'est ce qui pousse Claude Bernard à le considérer comme le père de la médecine scientifique. Pour Hippocrate, le raisonnement médical doit s'abstenir de toute spéculation et se fonder sur des phénomènes naturels dûment constatés.

Cependant, le fait que la médecine soit séparée de la religion et des divinités reste essentiel pour le médecin expérimentateur Claude Bernard. Puisque cette idée apparaît dans presque toutes ses œuvres parmi lesquelles nous avons les Principes de la médecine expérimentale, au point qu'un esprit non attentif le perçoit clairement. C'est pourquoi, il écrit encore que « C'est en effet Hippocrate qui sépare la science de la religion et la constitue comme une science d'observation, pouvoir prévoir le cours et l'issue naturels des maladies » (Cl. Bernard, 1947, p.42). Hippocrate est regardé comme le médecin qui avait créé une ligne de démarcation entre la religion et la science. Cette séparation de la médecine du surnaturel par Hippocrate fait de lui le père de la médecine scientifique. Il s'est totalement opposé aux médecins de son temps. Bref, il refusait de s'appuyer sur les éléments surnaturels (divinités, forces maléfiques, etc.) pour expliquer les maladies et la santé. Avec lui, il faut chercher l'explication des maladies et de la santé dans l'homme lui-même, mais aussi et surtout dans la nature.

3. L'DÉE DE LA MALADIE DANS LA PHILOSOPHIE BERNADIENNE

La conception de la maladie a évolué depuis l'Antiquité jusqu'à l'avènement du médecin et physiologiste français Claude Bernard. Mais malgré ce progrès de la médecine, il existe toujours beaucoup de zones d'ombre dans plusieurs de ses parties. Pour dire autrement, l'essentiel reste à faire au niveau de la médecine, car pour certains penseurs, rien n'a été fait véritablement. Mais, c'est partant de cette médecine qui tire ses sources dans la médecine antique que l'Occident va inventer la médecine expérimentale représentée par Claude Bernard.

C'est Claude Bernard qui a poussé la rationalisation de la maladie à un degré supérieur. Claude Bernard occupe une place importante dans l'histoire de la maladie et, par ricochet, dans l'histoire de la médecine. De ce qui précède, il est important de savoir qui est Claude Bernard ? Notre cheminement dans et avec cette question trouve dans l'affaire de la pensée un point de départ qui, pour conduire au but visé, doit être fermement connue. Il s'agit de garder constamment à l'esprit la pensée de Claude Bernard. C'est la pensée de Claude Bernard qui est essentielle ici pour notre analyse. Or la pensée bernardienne s'articule en grande partie autour de la maladie ou du moins autour de la médecine.

3.1. La réduction physiologique de la maladie

La maladie est au cœur de toutes les préoccupations humaines. C'est pourquoi bon nombre de savants y ont consacré toute leur vie pour le bonheur de la population. Ils étaient à la recherche de médicaments et de vaccins adéquats pour pouvoir soulager les souffrants et les personnes mourantes. Comme toutes personnes, ils savent que la maladie leur attire beaucoup de souffrances. Ainsi, la maladie condamne le malade à vivre selon son rythme. C'est pourquoi Emmanuel Levinas cité par Emmanuel Hirsch (1990, p.42-43) estime que « La souffrance, c'est l'enfermement même, la condamnation à soi-même ». Au cours de la maladie, l'univers personnel du malade devient de plus en plus accablant. Dans ces conditions, n'existerait-il pas de multiples angoisses et les désespoirs ?

Le but principal du médecin est de faire en sorte que le souffrant puisse être libéré de ses angoisses, de cette prison que la maladie lui avait imposée. Pour y arriver, les médecins, les soignants et les philosophes doivent « approfondir leur réflexion sur le pouvoir médical face à la mort, à la vie » (Emmanuel HIRSCH, 1990, p.13). Car le médecin redoute plus la mort d'autrui que la sienne. En effet, son but est de sauver la vie des malades, qui est nécessaire pour le médecin.

Comment faire pour éviter la mort de l'autre qui est donc important pour l'homme. Autrement dit, l'homme veut tout mettre en œuvre pour éviter la mort de son prochain. C'est à cette tâche essentielle que se sont consacrés les médecins, les soignants et les philosophes. C'est pourquoi, ils se sont également consacrés à la médecine en général et à la maladie en particulier. Car pour pouvoir éviter la mort d'autrui, il est essentiel de connaître la maladie. Autrement exprimé, il faut connaître la cause de chaque maladie. C'est ce que Georges Canguilhem précise dans les premières lignes de l'introduction de la première partie de son ouvrage *Le normal et le pathologique* intitulée l'état pathologique n'est-il qu'une modification quantitative de l'état

normal ? : « Pour agir, il faut au moins localiser » la maladie, affirmait G. Canguilhem (1966, p.11). En effet, c'est en localisant la maladie que le médecin peut mieux soigner le malade. Pour mieux localiser, c'est dire déterminer les causes véritables des maladies selon Claude Bernard, il faut donc faire des analyses appropriées. Pour afin conclure qu'il n'y a pas une très grande différence entre la maladie et la santé. Pour lui, l'état pathologique est une perturbation, un dérangement de l'état physiologique. C'est pourquoi chez Claude Bernard, cette réduction physiologique de la maladie se caractérise dans la médecine expérimentale.

3.2. La méthode expérimentale comme une nouvelle méthode de la médecine

L'un des fondements de la philosophie de Claude Bernard est la méthode expérimentale. Pour lui, l'élaboration de la connaissance scientifique passe nécessairement par la méthode expérimentale. À cet effet, Claude Bernard introduit donc cette méthode au sein de la médecine. C'est pour cette raison, qu'il pense que désormais la médecine doit reposer sur la méthode expérimentale ; d'où son nom de médecine expérimentale. C'est ainsi que Ignace Yapi Ayénon (2015, p.54) a pu dire :

L'exigence d'une codification de la méthode expérimentale, telle que la ressentit Claude Bernard, s'explique par la nécessité de fonder la pratique expérimentale sur les règles universelles et d'étendre cette méthode aux sciences biomédicales dans lesquelles on notait des réticences à l'égard de l'expérimentation. [...]. En 1865, Bernard était donc un scientifique rompu à la pratique expérimentale, qui tirait de sa longue expérience les règles de l'expérimentation scientifique. Mais il n'est pas l'inventeur de la méthode expérimentale, titre auquel, du reste, il n'a jamais prétendu.

Il est important de préciser que Claude Bernard a eu également deux précurseurs français qui ont joué un rôle très déterminant, d'une part, dans l'élaboration même du projet d'une médecine expérimentale. Et d'autre part, dans l'établissement des connaissances qui devaient fournir à cette méthode son socle épistémologique. Pour Georges Canguilhem, ces deux précurseurs méritent tout particulièrement d'être signalés. Il s'agit de François Magendie et de François Broussais.

François Magendie avait le premier, appelé de ses vœux la création d'une médecine expérimentale susceptible de révéler « le mécanisme des altérations morbides » et, par-là, d'en combattre les causes. Quant à François Broussais, il avait démontré, dans son explication du phénomène de la fièvre, l'impossibilité de doter la maladie d'un « être » spécifique.

Le médecin et physiologiste français Claude Bernard est l'un des premiers savants de l'époque moderne à instituer une démarche véritable d'étude scientifique. Il s'agit de la méthode expérimentale qui cherche à comprendre les faits et à les intégrer dans un système de conception théorique à la fois intelligible et expérimentalement vérifiable. La méthode

expérimentale se présente comme un processus à trois temps : il s'agit d'abord d'observer les faits. Ensuite, d'en proposer une théorie conjecturale qui est l'hypothèse. Et enfin, de retourner à l'expérience pour vérifier l'hypothèse. Autrement dit, la méthode expérimentale est l'ensemble des procédés rationnels au moyen desquels on tire des faits particuliers des lois scientifiques. À ce sujet, Claude Bernard (1966, p.78) propose cette définition : « les théories elles-mêmes, ne disent rien si elles ne sont pas soutenues par les faits ; les par eux-mêmes ne signifient rien s'ils ne sont pas éclairés par le raisonnement de la théorie. La méthode expérimentale n'est que la pondération de ces deux éléments dans le raisonnement ». À la source de cette idée, il faut comprendre avec Claude Bernard que la méthode expérimentale est la synthèse des théories et des faits dans un raisonnement.

4. LA CRITIQUE DE GEORGES CANGUILHEM FACE À LA CONCEPTION BERNADIENNE DE LA MALADIE

En science, le mot critique n'est point péjoratif comme certains le souhaite. Critiquer veut dire rechercher la vérité en séparant ce qui est vrai de ce qui est faux, en distinguant ce qui est bon de ce qui est mauvais. De cette façon la critique est très profitable à la science. Car elle permet à chaque savant de faire avancer la science. Au plan épistémique, chaque grand homme fait accomplir un grand pas à la science qu'il féconde, mais « il n'a jamais eu la prétention de poser les dernières limites, et il est nécessairement destiné à être dépassé et laissé en arrière par les progrès des générations qui suivront » (Claude Bernard, 1966, p.75-76). C'est dans cette perspective des critiques que Georges Canguilhem a montré les limites des travaux de Claude Bernard. Celui même qui est considéré dans tout le monde entier comme le fondateur de la médecine scientifique moderne. Georges Canguilhem a montré les insuffisances des théories de Claude Bernard au niveau de la médecine. Il s'agit ici de prendre la pensée de Georges Canguilhem comme point d'appui pour montrer les limites des travaux de Claude Bernard en ce qui concerne l'idée de maladie. Mais de façon précise quelles oppositions marquent Claude Bernard et Georges Canguilhem ?

4.1. Le rapport entre le physiologique et le pathologique

À la question ci-dessus, la thèse centrale de Georges Canguilhem intitulée *Le normal et le pathologique* sera pour nous en toute utilité. En effet, il refuse la thèse de Claude Bernard sur la santé et la maladie, et défend la théorie selon laquelle le pathologique ne peut se définir de manière objective. L'un des grands critiques de la théorie bernadienne de la maladie fut sans conteste Georges Canguilhem. Mais au fait, quelle place occupe-t-il dans l'histoire de la

maladie ou celle de la médecine pour qu'il puisse être considéré comme l'un des grands critiques de la conception bernardienne de la maladie ? Cette question se justifie à plus d'un titre, car Claude Bernard est vu comme celui qui a poussé l'idée de la maladie au paroxysme. C'est cette idée de la maladie ou de la médecine prônée par Claude Bernard qui a abouti au modèle d'une médecine scientifique qui domine la pensée médicale actuelle dont les hommes sont les héritiers.

La contribution essentielle de Georges Canguilhem à la médecine se résume dans sa thèse de doctorat. En effet, Canguilhem soutient une thèse de médecine intitulée : *Essai sur quelques problèmes concernant le normal et le pathologique* où il se réfère essentiellement aux œuvres d'Auguste Comte et de Claude Bernard. Cette thèse constitue le noyau de ses réflexions sur la maladie, thèse qui sera rééditée plus de vingt ans après avec une autre étude : *Nouvelles réflexions concernant le normal et le pathologique*. Ces deux travaux forment désormais le texte connu de façon agrégée *Le normal et le pathologique*. En plus d'être le critique de Claude Bernard,

Canguilhem propose un « examen critique de quelques concepts » fondamentaux de la médecine : normal, anomalie, maladie, guérison, santé et précise d'emblée qu'il n'entend pas « faire œuvre d'historien de la médecine ». Au-delà d'un renouvellement complet de la philosophie de la médecine et de la biologie, *Le normal et le pathologique* traite de la philosophie de la vie, à partir d'une de ses manifestations dans le vivant humain. (Jean-François BRAUNSTEIN, 1998, p.10).

Il a aussi explicité les concepts de normal et de pathologique. Bien que Canguilhem ne soit pas le premier à utiliser ces notions², il est le premier à les intégrer à une philosophie de la vie où ce qui compte est non seulement le rapport dynamique entre elles, mais aussi le rôle central des valeurs négatives, c'est-à-dire la pathologie. Canguilhem occupe une place de choix dans l'histoire de la maladie et, par ricochet dans l'histoire de la médecine. En effet, pour lui, il n'est pas possible de comprendre la maladie outre la représentation qu'en fait le malade et non pas celle du médecin. La maladie est donc perçue par le malade comme qualitative et l'observation du médecin confirme cette différence qualitative de l'état du patient.

Georges Canguilhem, comme plusieurs penseurs de sciences, a reformé la science en lui donnant de nouvelles bases. C'est dans cette perspective que nous pouvons citer le philosophe anglais Francis Bacon qui est considéré comme le père de l'expérimentation (la méthode expérimentale), mais aussi il est devenu célèbre à cause de la méthode inductive prônée dans les sciences et qui est considérée comme le fondement de toute la philosophie scientifique. La science en s'avançant, met en exergue les limites des théories, des lois déjà admises. C'est dans

² Dans *Le normal et le pathologique*, Canguilhem consacre une partie importante de son texte à la présentation des auteurs qui ont discuté de ce problème essentiellement dans le terrain de la physiologie.

ces mêmes conditions qu'on peut parler des limites de la pathologie expérimentale de Claude Bernard. Ces limites de l'idée de la maladie ont été l'œuvre de Georges Canguilhem. Pour Claude Bernard, l'état pathologique est une modification de l'état physiologique. Cette idée de Claude Bernard n'est pas envisageable chez Canguilhem.

Le but principal de la maladie est de tuer le malade, ce qui n'est pas le cas de la santé. La santé assure une vie heureuse et un bien-être à l'homme. Concernant le problème de la maladie et de la santé, la thèse originale et profonde de Canguilhem est la bienvenue. Pour lui, « La maladie diffère de l'état de santé, le pathologique du normal, comme une qualité d'une autre, soit par présence ou absence d'un principe défini, soit par remaniement de la totalité organique » (G. Canguilhem, 1950 p.13). En clair, la maladie ne saurait se confondre à la santé. La santé est autre chose que la maladie. On voit combien avec une telle vision de la maladie, on se trouve très loin de la conception d'Auguste Comte et celle de Claude Bernard. Il existe également un grand fossé entre cette idée de la maladie canguilhemienne et celle de François Broussais qui pense que la maladie est une variation quantitative de la santé. C'est pour mieux montrer cette variance qui existe entre la santé et la maladie que Canguilhem (1966, p.122) a pu dire « Le contenu de l'état pathologique ne se laisse pas déduire, sauf différence de format, du contenu de la santé : la maladie n'est pas une variation sur la dimension de la santé ». Autrement dit, la maladie s'oppose à la santé. L'état physiologique s'oppose également à l'état pathologique. L'état pathologique désorganise tout l'organisme humain. Un être qui est malade est un être dont toute l'essence ou la nature est malade.

4.2. Le rapport critique de Claude Bernard et Georges Canguilhem au sujet des réformes médicales face à la maladie

D'une manière générale, la science connaît le progrès. Elle représente le domaine de connaissance qui est appelée à évoluer, à progresser. C'est ce qui nous fait dire que les données de la science ne peuvent pas être universelles et statiques, puisque la science évolue à tout moment en changeant, en rectifiant et en abandonnant les théories anciennes pour de nouvelles. Ainsi, en abandonnant les théories anciennes pour des théories nouvelles, la science laisse déduire que les anciennes théories ne sont pas suffisamment correctes pour son progrès. Ces anciennes théories représentent dans cette perspective un obstacle au développement des sciences.

Parlant de la médecine, il faut dire que, dans ce domaine, des progrès y ont été faits depuis l'Antiquité en passant par le médecin de Cos, c'est-à-dire Hippocrate au V^{ème} siècle avant Jésus-

Christ. Mais c'est surtout avec l'apport du physiologiste et médecin français Claude Bernard que dont le nom est associé véritablement au progrès de la médecine. Mais malgré les grands travaux de Claude Bernard au niveau de la médecine, Canguilhem pense qu'on peut toujours apporter une amélioration à cette médecine du XIX^{ème} siècle. Dès lors, quel rapport existe-t-il entre la médecine de Claude Bernard et celle de Georges Canguilhem s'agissant de la maladie ?

L'idée de maladie est un concept essentiel au cœur de la médecine, car c'est elle qui ouvre la voie à la guérison. Ainsi de nombreux philosophes et médecins se sont intéressés à la maladie. Mais, ces philosophes ne sont pas souvent d'accord sur la conception de la maladie. C'est évidemment le cas de Claude Bernard et de Georges Canguilhem. En effet, Canguilhem est perçu comme l'un des grands critiques de la théorie bernardienne de la maladie. De cette critique, on peut dire qu'il est opposé à Claude Bernard. Mais, il ne s'agit pas ici d'une opposition radicale, car ils ont tout de même quelques points de convergence.

La rationalisation de la maladie représente donc l'un des deux points de leur convergence. Elle consiste à rendre rationnel, c'est-à-dire à organiser une production, une technique et bien d'autres, de façon à les rendre plus efficaces, plus rentables. Si l'on applique cette définition à la maladie, on peut dire que rendre rationnel la maladie, c'est chercher à comprendre la maladie et à l'expliquer à travers la raison. Cette explication doit chercher les causes des maladies pour mieux les soigner. Cette rationalisation a permis aux médecins et aux spécialistes de la médecine d'organiser les maladies en classe afin d'y apporter des remèdes efficaces et appropriés. Et c'est à cette tâche que tous les grands médecins et les philosophes qui se sont intéressés à la médecine ont consacré toute leur existence à l'analyse minutieuse de ce grave fléau qu'est la maladie afin de pouvoir libérer définitivement l'homme malade. C'est ainsi que d'Hippocrate à Canguilhem en passant par Claude Bernard, la rationalisation de la maladie se trouve être au cœur de leurs travaux.

5. CONCLUSION

L'idée de la maladie a une identité problématique qui continue encore d'alimenter les débats entre les chercheurs. Surtout que, cette maladie met en détresse le monde d'aujourd'hui. C'est le cas de certaines épidémies (Ebola...) et pandémies (la Covid-19) qui ont secoués le monde actuel, dont les scientifiques n'arrivent pas à présent trouver des remèdes adéquats et appropriés pour y remédier. Nous avons montré que l'idée de la maladie remonte avant l'avènement d'Hippocrate qui avait une conception différente de la maladie que celle d'Hippocrate pour aboutir à l'avènement de Claude Bernard et de Georges Canguilhem. En

effet, avant Hippocrate, la maladie était surnaturelle et divine, voire l'œuvre d'un esprit maléfique, du démon et bien d'autres, alors pour l'éradiquer, il faut l'intervention divine. Il est important de signaler à cet effet que la conception de la maladie a évolué depuis l'Antiquité jusqu'à l'avènement de Claude Bernard. Cependant, en ce qui concerne la maladie avant Hippocrate, il faut signifier que depuis l'Antiquité, tous les hommes étaient préoccupés à la recherche de la santé des malades. Car la maladie fait corps avec les hommes. Pour Claude Bernard, la maladie ne devait pas faire partie intégrante de l'existence humaine, elle s'est logée et elle s'est enracinée en l'homme. Ainsi, ils vont chercher par tous les voies et moyens à éradiquer la maladie dans leur vie. C'est Hippocrate qui a mis définitivement fin à la guérison miraculeuse et magique des maladies. Pour lui, la maladie est l'œuvre de la nature donc ses remèdes sont à chercher dans la nature. Mais, Claude Bernard estime la réduction physiologique de la maladie qui se perçoit par l'unicité du physiologique et du pathologique. À partir de cette interprétation physiologique de la maladie, Claude Bernard entreprend de sortir de la médecine empirique, naturaliste, passive d'Hippocrate pour afin aboutir à une médecine plus scientifique, plus moderne. Cependant, la théorie canguilhemienne de la maladie vient contre celle de Claude Bernard. Pour elle, la maladie est ce qui fait mal à l'homme. Elle a pour but de détruire la vie humaine. Il est donc essentiel de soutenir avec Canguilhem que la santé et la maladie sont opposées. Par cette opposition, il reconnaît que la thèse de continuité de la santé et de la maladie prônée par Claude Bernard n'est pas absolument fausse mais elle ne doit pas être érigée en loi universelle, car il existe aussi de nombreux cas où la maladie n'est pas simplement une variation quantitative de la fonction physiologique normale.

Références Bibliographiques

- [1] BRAUNSTEIN Jean-François, 1998, *Broussais et le matérialisme. Médecine et philosophie au XIX^{ème} siècle*, Paris, Méridiens-Klincksieck.
- [2] CLAUDE Bernard, 1947, *Principe de la médecine expérimentale*, Paris, PUF.
- [3] CLAUDE Bernard, 1966, *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, Paris, Garnier-Flammarion.
- [4] CLAUDE Bernard, 1877, *Leçon sur le diabète et la glycogénèse animale*, Paris, Baillière
- CHASTEL Claude, CENAC Arnaud, 1998, *Histoire de la médecine. Introduction à l'épistémologie*, Paris, Ellipses.
- [5] FOTE-MEMEL Harris, 1998, *Les représentations de la santé et de la maladie chez les Ivoiriens*, Paris, L'harmattan.

- [6] GEORGES Canguilhem, 1950, *Essai sur quelques problèmes concernant le normal et le pathologique*, Paris, Les Belles.
- [7] GEORGES Canguilhem, 1966, *Le normal et le pathologique*, Paris, PUF.
- [8] WONS Jacqueline, 2000, *Mythologie et médecine*, Paris, Ellipses
- [9] HIRSCH Emmanuel, 1990, *Médecine et éthique. Le devoir d'humanité*, Paris, Cerf.
- [10] YAPI Ayénon Ignace, 2015, *Approches du vivant. Études d'épistémologie biologique*, Paris, L'harmattan.